N° 257.

DE L'USAGE

DE

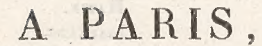
FUMER L'OPIUM;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 novembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR PAUL-ÉMILE BOTTA, né à Turin.

> O just, subtle and mighty opium! That to the hearts of poor and rich alike, for the wounds that will never heal, bringest an assuaging balm.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur*.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président*.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur*.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur*. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RECAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Suppléant*. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
BAUDELOCQUE.	DEVERGIE.
BAYLE, *Suppléant*.	DUBLED.
BERARD.	DUBOIS.
BLANDIN.	GERDY.
BOUILLAUD, *Examinateur*.	GIBERT.
BOUVIER, *Examinateur*.	HATIN.
BRIQUET.	LISFRANC.
BRONGNIART.	MARTIN SOLON.
CLOQUET.	PIORRY.
COTTEREAU.	ROCHOUX.
DALMAS.	TROUSSEAU.
DANCE.	VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions emises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MONSIEUR

DUCROTAY DE BLAINVILLE.

Hommage de respect et de reconnaissance.

P.-É. BOTTA.

DE L'USAGE

DE

FUMER L'OPIUM.

Soumis par sa nature, non-seulement aux peines physiques communes à tous les êtres animés, mais encore à des peines morales résultant du don d'intelligence qui lui a été accordé, l'homme s'est efforcé, dans tous les temps, de trouver les moyens d'échapper à son existence réelle, et d'aller dans un monde imaginaire chercher un bonheur factice et la satisfaction de ses insatiables désirs. C'est par suite du besoin qu'il éprouve souvent de se soustraire, au moins momentanément, aux maux inséparables de sa position dans le monde; c'est pour parvenir à l'oubli de lui-même qu'il a recherché l'usage de diverses substances enivrantes, quoique la raison et l'expérience s'accordassent à lui en faire sentir et la honte et les dangers.

Parmi les substances ainsi employées, l'opium est, après le vin, celle qui est le plus généralement en usage. Les Turcs, les Arabes, les Persans, et en général tous les peuples orientaux en usent d'une manière plus ou moins immodérée, ce qui est nécessité en quelque sorte par l'interdiction absolue que leur religion a prononcée sur

toutes les liqueurs enivrantes. Tout le monde connaît la manière dont s'en servent les Turcs et les Persans; ils l'avalent en pilules, souvent même le mâchent, malgré son goût désagréable, soit seul, soit mêlé avec divers aromates qui déguisent un peu son amertume et lui communiquent peut-être d'autres propriétés. Pris de cette manière, l'opium cause une sorte d'ivresse, des rêveries délicieuses, une excitation momentanée, à la suite de laquelle ceux qui en font usage tombent dans une apathie proportionnée à l'activité exagérée qui vient de fatiguer le système nerveux, jusqu'à ce qu'une nouvelle dose vienne exciter encore les organes pour lesquels ce stimulus est devenu nécessaire. En augmentant graduellement les doses, les orientaux parviennent à pouvoir prendre impunément des quantités d'opium presque incroyables; et ils s'habituent tellement à son usage, que, si l'on en croit les récits de quelques voyageurs, la privation brusque et forcée de cette substance peut chez eux devenir mortelle.

Mais les hommes qui font un pareil abus de l'opium ne tardent pas à ressentir les effets de leur habitude pernicieuse; la répétition continuelle de ces excitations contre nature finit par user en quelque sorte leur sensibilité; les forces se perdent, l'appétit diminue, les digestions s'altèrent; le dégoût, la tristesse, une stupide incapacité d'agir accablent ces malheureux dans les instans où ils ne sont pas sous l'influence de leur substance favorite. Après un petit nombre d'années, le marasme, quelquefois la folie, et toujours une décrépitude prématurée viennent mettre un terme à leur misérable existence. Tels sont les effets bien connus de l'habitude d'user de l'opium à doses considérables souvent répétées. Mais il est une autre manière de l'employer fort usitée dans les Indes et en Chine, et certainement moins pernicieuse: les Malais, les Chinois, et en général tous les peuples de l'Inde, au lieu d'avaler l'opium, le fument à peu près comme le tabac (1). Me trouvant à Canton, il y a quelques mois,

(1) Déterminé par le désir naturel dans la jeunesse de connaître le monde, et par l'intention de faire quelques recherches d'histoire naturelle, je profitai d'une

j'appris par curiosité à m'en servir de cette manière, et j'en continuai l'usage pour charmer les ennuis d'une longue navigation. Ayant ainsi pu apprécier par moi-même les effets de cette manière d'administrer l'opium; j'ai pensé que, quoique fort peu connue et nullement usitée dans nos pays, elle pourrait cependant être employée avec avantage dans quelques circonstances; c'est pourquoi je me suis décidé à en faire le sujet de ma thèse inaugurale. Je parlerai d'abord des effets de la fumée d'opium, et je passerai ensuite en revue les cas dans lesquels je pense que son emploi pourrait être utile. Mais avant d'entrer en matière, il est nécessaire de décrire la préparation que l'on fait subir à l'opium pour l'employer à cet usage, cette préparation devant modifier ses principes et sa manière d'agir: elle consiste principalement à lui faire subir une demi-torréfaction. Voici comment un Chinois de Canton m'a enseigné à le préparer.

On prend une certaine quantité d'opium, que l'on fait dissoudre dans environ son poids d'eau; on le fait bouillir continuellement dans un poêlon de terre ou de cuivre jusqu'à ce qu'il se dessèche complètement et se réduise en une poussière, que l'on agite toujours sur le feu, de manière à la torréfier un peu en évitant de la carboniser

---

occasion qui me fut offerte pour m'embarquer en qualité de médecin sur un navire marchand destiné pour un long voyage. Partis de France au mois d'avril 1826, nous touchâmes successivement au Brésil, au Chili, au Pérou, au Mexique, à la Californie, où nous fîmes un assez long séjour, et d'où nous passâmes aux îles Sandwich, puis ensuite en Chine, d'où nous effectuâmes notre retour par le cap de Bonne-Espérance. Complétant ainsi le tour du monde, nous arrivâmes en France au mois de juillet 1829, après un voyage de trente-neuf mois, pendant lequel je n'ai guère eu, comme médecin, d'autre chose à faire qu'à admirer combien les progrès récens de la navigation ont servi à entretenir la santé des équipages, de manière à rendre presque fabuleux les anciens désastres de lord Anson et des autres navigateurs de cette époque. Je pourrais vraiment dire qu'il n'y a plus de scorbut; car, pendant un assez long voyage, je n'ai pas eu l'occasion de voir un seul scorbutique, soit dans le navire sur lequel je me trouvais, soit dans beaucoup d'autres que j'ai visités.

tout à fait ; on ajoute ensuite une nouvelle quantité d'eau pour redissoudre l'opium, puis on le passe, soit à travers un linge, soit à travers du papier brouillard, en ayant soin de laver à plusieurs reprises le résidu, pour extraire toutes les parties solubles ; puis on fait évaporer les colatures obtenues jusqu'à la consistance d'un extrait un peu mou (à peu près comme de la mélasse) (1).

L'extrait ainsi obtenu pèse ordinairement entre le tiers et la moitié de l'opium brut employé ; mais cela varie beaucoup suivant la qualité de cette substance, qui, comme on sait, contient toujours plus ou moins de matières étrangères, telles que débris de feuilles et de tiges. Pour le conserver, on le renferme dans de petites boîtes de corne ou d'ivoire, que les Chinois recommandent de tenir sous l'eau.

Cet extrait conserve toute l'amertume de l'opium, mais n'a plus du tout cette odeur vireuse et nauséabonde qui le caractérise lorsqu'il est brut ; son odeur est, au contraire, douce et suave. J'ai fait quelques essais pour comparer son action à celle de l'opium brut, et, quoiqu'ils soient en trop petit nombre pour qu'on puisse en tirer quelque induction bien positive, il m'a semblé qu'un grain d'extrait équivalait par sa puissance à deux grains d'opium brut ; il m'a paru aussi que ce dernier produisait plus d'agitation et de narcotisme. Il est certain que toutes les fois que j'en ai pris, l'extrait d'opium par torréfaction m'a produit moins de chaleur d'estomac et surtout moins de céphalalgie que l'opium brut.

Pendant la préparation, il se dégage beaucoup de vapeurs d'une odeur forte et narcotique, qui, étant respirées, causent, comme j'ai eu

---

(1) Dans un Mémoire de *Scheel*, lu à la société de médecine de Copenhague, et traduit par M. *Demangeon*, on trouve décrite une autre manière de préparer l'opium par torréfaction qui diffère un peu de celle-ci ; mais au fond on voit qu'elle doit modifier l'opium de la même manière. En effet, toute la différence consiste à faire sécher directement l'opium sur le feu en l'étalant dans le fond du poêlon, que l'on retourne ensuite, au lieu de continuer à l'agiter et à le torréfier dans l'intérieur du vase.

occasion de l'observer sur moi-même, des nausées, des étourdissemens et un narcotisme qui peut durer un ou deux jours; aussi je pense qu'il est prudent de procéder à cette préparation ou en plein air ou dans un laboratoire bien aéré. Malgré tous mes soins, je suis rarement parvenu à préparer l'opium de manière à lui donner tous les caractères de celui que j'ai fumé en Chine; mais je suis persuadé que cela tient à la nature de celui que j'ai employé. La majeure partie de l'opium employé en France vient du Levant, et diffère sensiblement dans ses propriétés de celui du Bengale. Les Chinois, au contraire de ce que dit le mémoire de *Scheel*, préfèrent l'opium de l'Inde à celui de la Turquie, et le paient toujours plus cher. La raison qu'ils en donnent, est que l'opium de la Turquie est trop fort, et qu'il cause par son usage des maux de tête, des vertiges et quelquefois la folie. Ils ne l'emploient que pour le mêler avec celui de l'Inde, qui seul n'aurait pas assez de force pour ceux qui, par un long usage, sont déjà blasés sur les effets de cette substance. J'ai cependant réussi quelquefois à préparer de l'extrait assez semblable à celui des Chinois, pour que j'aie pu m'assurer par là qu'ils ne lui ajoutaient aucune substance étrangère pour lui communiquer d'autres propriétés que celles qui lui sont naturelles (1).

C'est cet extrait d'opium que les Chinois fument, sans que je les

---

(1) L'usage de fumer l'opium est assez récent à la Chine; mais, malgré des prohibitions très-sévères, il s'étend tous les jours. Regardant cette substance comme pernicieuse pour la santé des peuples, et surtout comme préjudiciable à la fortune de l'état, parce qu'elle fait sortir une grande quantité de numéraire du pays, les empereurs en ont défendu l'introduction d'une manière très-rigoureuse. Mais comme il arrive toujours, cela n'a pas empêché l'extension de cette habitude, et maintenant on importe annuellement en Chine de soixante-dix à quatre-vingt millions de francs d'opium, qui ne sert que pour fumer, les Chinois ne l'employant que peu ou point comme médicament. Quoique défendu, ce commerce se fait d'une manière presque ouverte; les Mandarins, chargés de l'empêcher, sont eux-mêmes intéressés à le tolérer, parce que, pour eux comme pour tous les gens riches, l'opium est devenu un objet de première nécessité.

aie jamais vu le mêler avec le tabac, comme le disent quelques auteurs. La pipe qui sert à cet usage est toute différente de celle que l'on emploie pour fumer le tabac; elle consiste, comme le montre la figure, en un tuyau formé d'une portion de bambou comprise entre deux articulations. L'une des extrémités est ouverte, l'autre est naturellement fermée par l'articulation. Près de celle-ci est une ouverture latérale garnie d'une monture en cuivre ou en argent, à laquelle on adapte une espèce de pipe en forme de boule ou d'urne creuse, et percée à son sommet d'un très-petit trou. Pour fumer avec cet instrument, il faut avoir une petite lampe à mèche très-fine afin de produire une flamme peu considérable, et se servir d'huile douce, pour ne pas en sentir le goût en fumant. Je me suis également servi avec avantage de la flamme d'une bougie, mais la chandelle communique à l'opium une saveur désagréable. On prend une goutte d'extrait d'opium au bout d'une longue aiguille en fer, on fait sécher cette goutte au-dessus de la flamme de la lampe, en ayant soin de rouler toujours l'aiguille entre les doigts pour que la goutte, à moitié liquide, ne tombe pas. Il ne faut pas non plus trop approcher l'opium de la flamme; sans cette précaution il s'enflamme, se charbonne, et la fumée devient piquante et irritante pour la gorge et la poitrine. Quand l'opium est suffisamment sec, on l'applique tout fondu sur l'endroit de la pipe où se trouve la petite ouverture, puis on l'approche de la flamme de la lampe, et on aspire fortement par l'autre extrémité du bambou. La flamme passe à travers l'opium, le brûle, et la fumée vient dans la bouche. Pour qu'elle produise tout son effet, il faut l'avaler en partie, la garder le plus long-temps possible, et la rendre par le nez. Cette fumée n'a rien de l'âcreté du tabac; sa saveur, quand l'extrait est bien fait, est assez semblable à celle des noisettes. Son odeur est suave et très-douce, mais porte un peu à la tête, quand on n'y est pas habitué; du reste, elle ne laisse dans la bouche ni mauvais goût, ni odeur désagréable; elle ne communique pas non plus aux appartemens cette odeur tenace si remarquable dans les endroits où l'on fume le tabac. Aussi tous les fumeurs de tabac

auxquels j'ai fait connaître l'opium ont-ils trouvé celui-ci beaucoup plus agréable, indépendamment de l'effet qu'il produit consécutivement. Il faut remarquer que les Chinois fument toujours l'opium couchés, soit sur un lit, soit sur un canapé, dans un endroit obscur, et autant que possible éloigné du bruit et du mouvement : cela est en quelque sorte nécessaire pour jouir complètement des sensations qu'il procure.

Chaque goutte d'extrait d'opium ne dure que le temps d'une aspiration, et il faut recommencer la même opération un plus ou moins grand nombre de fois pour obtenir l'effet désiré. La quantité d'opium que l'on peut fumer varie beaucoup, selon la susceptibilité des individus et l'habitude. Ainsi la première fois que je fumai, deux pipes (c'est-à-dire deux grains d'extrait fumés en deux aspirations, chaque goutte pesant environ un grain) produisirent sur moi un effet marqué ; et j'ai vu une autre personne fumer la première fois une douzaine d'aspirations sans en ressentir aucun effet appréciable. Maintenant, par un usage long-temps continué, je suis arrivé à fumer jusqu'à plus de vingt grains d'extrait d'opium dans une soirée sans en éprouver aucune incommodité. Les Chinois en fument rarement davantage, mais ils recommencent plusieurs fois dans la journée, indifféremment avant ou après les repas, et sans avoir pour cela d'autre règle que leur désir. En général, j'ai cru remarquer que les personnes qui sont accoutumées au tabac sont moins susceptibles que les autres d'être impressionnées par l'opium ; et cela se conçoit, la fumée du tabac ayant aussi des propriétés narcotiques qui peuvent par l'habitude émousser la sensibilité nerveuse des individus.

Venons maintenant aux effets que produit la fumée d'opium. Ils sont *primitifs* ou *consécutifs* ; c'est-à-dire, les uns suivent immédiatement les momens que l'on passe à fumer, et se renouvellent toutes les fois que l'on fume, pour disparaître au bout de quelques heures ; les autres sont dus à cet usage long-temps continué, et persistent toujours.

Effets primitifs. Pour bien sentir les effets de l'opium, il est nécessaire d'y être assez habitué afin de pouvoir en prendre impunément une dose un peu considérable ; car les premières fois que l'on fume, une ou deux pipes suffisent chez quelques personnes pour causer des nausées et même des vomissemens qui empêchent d'apprécier les autres effets de la fumée ; mais peu à peu on en augmente le nombre sans que l'estomac en souffre. Quand on a fumé quelques grains d'opium, le premier effet sensible est une langueur, une faiblesse particulière qui semble se répandre dans tout le système musculaire, et qui rend le repos nécessaire et l'exercice pénible. Cet effet est presque subit, et augmente d'une manière remarquable à chaque aspiration, de manière qu'après chacune d'elles on croit sentir la faiblesse se répandre jusqu'aux extrémités. Les muscles releveurs des paupières étant dans le relâchement, font que celles-ci recouvrent à moitié le globe de l'œil ; ce qui donne à la face un aspect particulier. Les mains, agitées d'un léger tremblement, ont de la peine à serrer fortement les objets. Les jambes ne supportent le corps qu'avec peine : ce qui rend la démarche tant soit peu chancelante, mais seulement dans le premier moment ; cet état n'est jamais d'ailleurs accompagné de vertiges. A cette époque, le pouls tombe généralement chez moi de soixante-dix à soixante pulsation, devient un peu irrégulier, mais n'augmente pas en force ni en plénitude ; les battemens du cœur ne se font pas sentir avec plus de violence qu'à l'ordinaire ; la respiration devient un peu haletante, et la parole est brève et entrecoupée ; la pupille n'est ni contractée ni dilatée, et conserve sa mobilité ordinaire.

Bientôt se font sentir des symptômes manifestes d'excitation cérébrale ; le sang se porte à la tête, mais jamais, du moins chez moi, au point de produire de la céphalalgie ni même d'incommodité. Les facultés intellectuelles s'exaltent sans rien perdre de leur netteté ordinaire, et, malgré l'effervescence de l'imagination, le jugement et la raison conservent toute leur intégrité. C'est, selon moi, un caractère qui différencie totalement l'espèce d'ivresse produite par l'opium de

celle que produit le vin. J'ai vu, dans le navire sur lequel je me trouvais, une personne faire, après avoir fumé des doses considérables d'opium, des observations astronomiques qui exigent une grande netteté de coup-d'œil, et terminer avec le même succès qu'auparavant les calculs longs et compliqués qui en sont la suite. Une gaîté tranquille et des affections douces, bien opposées à l'effervescence bruyante qui anime les buveurs, remplacent le dégoût et l'ennui qui, quelques momens auparavant, pouvaient accabler le fumeur d'opium. Les causes de chagrin paraissent légères, et l'espérance embellit l'avenir. Ce plaisir moral est augmenté par le singulier sentiment de bien-être physique que produit la fumée de l'opium. C'est un état tout particulier à peu près impossible à décrire, et qui ne ressemble à rien de ce que peuvent produire d'autres substances enivrantes, qui toutes troublent plus ou moins les fonctions de l'esprit et du corps, tandis que l'opium semble seulement les exciter et leur communiquer une vie nouvelle. L'épigastre, surtout si l'on a avalé la fumée, est le siége de sensations agréables qui de là se répandent dans tout le corps. Les douleurs que l'on ressentait auparavant font place à un calme parfait qui, permettant en quelque sorte d'oublier notre enveloppe corporelle, laisse à l'esprit toute liberté pour se développer à son aise. Un peu de chaleur se fait sentir à la peau, qui par là résiste plus facilement à l'impression du froid ; on éprouve des démangeaisons plus ou moins vives à la figure et dans diverses parties du corps, mais particulièrement aux ailes du nez et au scrotum. C'est, au reste, un signe qui semble être caractéristique de l'emploi de l'opium, de quelque manière qu'on le prenne. Je l'ai éprouvé toutes les fois que j'ai pris de cette substance, soit en nature, soit en fumée, soit sous forme liquide, comme le laudanum.

Une ou deux heures après que l'on a cessé de fumer l'opium, ces diverses sensations deviennent plus obtuses ; les appareils des sens semblent entrer dans un demi-sommeil, pendant lequel des rêvasseries agréables font passer dans l'esprit mille tableaux incohérens : je n'ai cependant jamais éprouvé de véritables visions ; c'est-à-dire qu'é-

tant encore éveillé après avoir fumé, je n'ai jamais vu passer devant mes yeux ouverts des êtres fantastiques ; je n'ai pas non plus appris que cela fût jamais produit par la fumée de l'opium, quoique ces visions suivent fréquemment l'usage d'avaler cette substance, comme on peut en voir un exemple remarquable dans les confessions d'un mangeur d'opium. (*Confessions of an English opium eater.*) A cette époque, la bouche est sèche, on ressent de la soif; et si l'on a fait un peu d'excès d'opium, ou si l'on a fumé trop tôt après avoir mangé, on éprouve des nausées, quelquefois même des vomissemens qui, comme tous ceux produits par l'opium, ont lieu sans douleur, et presque sans effort. Si l'on a avalé de la fumée, on éprouve des borborygmes, mais jamais de coliques ni de douleurs d'estomac. Aucune excitation vénérienne ne se fait sentir, et l'opium paraît bien plutôt calmer qu'allumer ces désirs. Il y a un peu de difficulté à uriner, ce qui semble causé par la faiblesse des contractions de la vessie; mais les urines n'augmentent ni ne diminuent d'une manière appréciable. Leur qualité ne change pas non plus; elles peuvent être claires ou chargées, suivant des circonstances tout à fait indépendantes de l'usage de l'opium. Bientôt un sommeil profond, rarement interrompu par des rêves, vient succéder à tous ces phénomènes. Pendant sa durée, il est rare que les sueurs soient fort augmentées; cela a lieu cependant quelquefois; mais alors il y a concours de quelques circonstances accessoires, telles que l'ingestion de boissons aqueuses chaudes, ou un lit trop mou et des couvertures trop pesantes.

Le lendemain, au réveil, on a la bouche sèche et un peu mauvaise; mais le mauvais goût disparaît en la lavant. La langue n'offre rien de particulier; quelquefois l'appétit se fait sentir plus tard qu'à l'ordinaire; il n'y a jamais de constipation ni de somnolence pendant la journée qui suit celle où l'on a fumé.

Venons maintenant aux effets consécutifs qui résultent de l'usage de fumer l'opium. Si j'en jugeais par mon expérience personnelle, après un usage continué pendant près d'une année, je le regarderais comme sans action nuisible sur l'économie animale. En effet, quoique

attentif à m'observer moi-même, pour cesser au moment où je m'apercevrais de quelque altération dans ma santé, je n'ai encore rien éprouvé que je puisse attribuer à cette habitude. Je suis cependant loin de croire qu'il soit tout à fait sans danger de fumer l'opium. Employé de cette manière, il produit certainement les mêmes effets que lorsqu'on le mange, mais seulement après un temps plus long. Tous les Chinois que j'ai interrogé à cet égard m'ont toujours dit que ceux qui s'adonnaient d'une manière immodérée à ce plaisir devenaient à la longue pâles, maigres, chétifs, et que très-souvent l'impuissance était le résultat de cette funeste coutume; mais il faut observer que ceux d'entr'eux qui en souffrent en font un véritable abus; car à peine sont-ils sortis de l'état de bien-être que leur cause ce passe-temps qu'ils recommencent à fumer pour s'y plonger encore; ensorte que, comme les mangeurs d'opium, ils deviennent incapables d'agir lorsqu'ils ne sont pas stimulés par leur excitant habituel. Je regarde donc comme certain que l'usage immodéré de fumer l'opium entraîne avec lui les mêmes incommodités que celui de le manger, mais après un temps plus long; ce qui est dû à la manière beaucoup plus douce d'agir de cette substance lorsqu'elle est fumée.

Pour prouver que l'opium étant fumé agit d'une manière plus douce et avec moins de trouble que lorsqu'il est ingéré, il n'y a qu'à comparer l'action des deux modes d'administration (et j'ai pu sur moi-même faire cette comparaison), on verra de part et d'autre à peu près les mêmes symptômes, avec moins de violence seulement dans la méthode que je propose. Dans celle-ci il n'y a ni hallucinations, ni vertiges ni convulsions; il n'y a pas ce délire que tous les voyageurs et tous les auteurs qui ont écrit sur l'opium s'accordent à dire être la suite de chaque dose qu'avalent les mangeurs d'opium; le seul effet moral produit est une gaîté douce et calme, et l'exaltation des facultés intellectuelles. Le trouble de la circulation est peu marqué; mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est le peu d'altération des fonctions digestives. Pas de coliques, de douleur d'estomac ni de perte d'appétit; pas de constipation, symptôme si constant après

l'emploi ordinaire de l'opium. A l'exception de celle des membranes muqueuses qui diminue notablement, les sécrétions sont peu altérées; les urines ne changent ni dans leur qualité ni dans leur quantité, tandis que l'ingestion de l'opium les rend ordinairement rares et troubles. Par cela même que les effets de l'opium fumé sont moins intenses, la période d'abattement qui les suit est moins marquée : il n'y a ni somnolence, ni défaut d'activité, ni incapacité d'agir, à moins de fumer des doses excessives.

Du peu de trouble que cause l'opium fumé, et surtout du peu d'altération qu'il cause dans les fonctions digestives, ne pourrait-on pas tirer une indication thérapeutique? Je crois que, toutes les fois que l'on aura besoin d'employer l'opium de manière à lui faire produire sur l'économie une action peu vive, mais long-temps continuée, et surtout lorsque l'on aura à craindre que son ingestion n'augmente un trouble déjà existant dans l'appareil digestif, il sera avantageux de l'employer en fumée plutôt qu'en nature. Ce ne serait donc pas pour combattre le tétanos ou le choléra-morbus, ou pour prévenir des accès de fièvres intermittentes pernicieuses que je conseillerais l'usage de fumer l'opium. Dans ces cas, comme dans beaucoup d'autres, il est nécessaire d'agir promptement, et avec une énergie proportionnée à l'activité du mal. Pour cela, il faut donner brusquement des doses considérables de ce médicament, sans faire attention aux inconvéniens qui suivent son emploi, et qui, dans ces circonstances, sont légers, si on les compare aux avantages qu'on en espère.

En général, on tirera plus d'avantage de cette manière de donner l'opium dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës; et, parmi les premières, celles qui dépendent ou s'accompagnent de lésions du système nerveux en éprouveront de meilleurs effets. Ainsi l'opium fumé sera avantageux dans certaines coliques et douleurs d'estomac, qui souvent dépendent de causes morales, et que l'esprit de système seul peut faire rattacher à une phlegmasie des organes intestinaux, puisque aucun autre symptôme ne vient té-

moigner de l'existence de cette inflammation, et que d'ailleurs elles cèdent mieux aux calmans et aux narcotiques qu'aux antiphlogistiques. On aura, par le moyen que je propose, l'avantage d'opposer à la tristesse et aux affections morales, causes de la maladie, une gaîté artificielle, et d'émousser la sensibilité des organes gastriques sans avoir à craindre de les irriter par la présence des médicamens. Je suis même persuadé que dans les gastrites chroniques, lorsque la période d'inflammation est passée, on retirerait de bons effets de cette méthode, qui laisse à l'opium ses qualités sédatives, et lui retire, du moins en grande partie, ses propriétés irritantes; peut-être même, au début des gastrites, parviendrait-on à les faire avorter en associant l'opium fumé aux autres moyens nécessités par les circonstances.

La grande susceptibilité nerveuse qui, dans l'hypochondrie, semble résulter sympathiquement de la souffrance des organes de la digestion, me paraît aussi pouvoir être combattue avantageusement par le moyen que je propose. Dans ce cas-ci, comme dans les précédens, on agirait d'une manière sédative sur le système nerveux sans nuire aux fonctions digestives, déjà si troublées dans cette maladie.

Dans le coryza, il serait bien plus avantageux de fumer l'opium, et d'en faire passer la fumée par les fosses nasales, que de respirer des vapeurs émollientes et narcotiques, qui ont l'inconvénient d'augmenter le gonflement de la membrane pituitaire et la sécrétion des mucosités.

Dans les gengivites, les buccites, dans les angines même, lorsqu'elles sont encore à leur début ou qu'elles ont passé à l'état chronique, je conseillerais l'usage de la fumée d'opium, qui, comme nous l'avons vu, produit à peine l'afflux du sang sur les parties supérieures, avantage qu'il n'a pas lorsqu'il est administré de toute autre manière.

Dans les affections de l'appareil pulmonaire, la fumée d'opium, pouvant aller agir directement sur les surfaces malades, doit certai-

nement avoir une action marquée. J'en conseillerais l'usage surtout dans les affections nerveuses de ces organes, telles que certains asthmes qui ne cèdent pas aux antiphlogistiques, et surtout dans l'angine de poitrine, que tous les symptômes indiquent être une lésion des nerfs des plexus pulmonaire et cardiaque.

Dans la coqueluche, ce moyen aurait le double avantage d'agir comme antispasmodique, et de diminuer en même temps la sécrétion de la membrane muqueuse des poumons ; car nous avons vu qu'une des propriétés de l'opium est de diminuer les sécrétions muqueuses. Cette propriété, jointe à ses qualités sédatives, doit rendre l'opium fumé particulièrement utile dans le catarrhe chronique, dans lequel il facilitera la transpiration, suspendra la toux, appaisera l'irritation, et diminuera l'abondance des mucosités sécrétées, tout en procurant au malade du calme, du repos et du sommeil. Pourquoi ne l'employerait-on pas dans la phthisie pulmonaire, maladie dans laquelle il pourrait calmer l'irritation, la toux et le flux abondant des mucosités, surtout dans la phthisie muqueuse, et du moins procurer aux malades, dans les cas désespérés, quelques instans de bien-être.

Dans les névralgies, maladies si souvent rebelles aux moyens les plus énergiques, l'opium fumé ne peut guère être proposé que comme accessoire; cependant, pouvant être continué pendant longtemps sans nuire aux fonctions digestives, son action sédative, sans cesse renouvelée, parviendrait peut-être, à la longue, à vaincre les opiniâtres douleurs, symptômes uniques de ces maladies, ou tout au moins les diminuer. C'est surtout un moyen à essayer dans les névralgies dentaires.

Par le calme remarquable qu'elle apporte dans le système musculaire, la fumée d'opium doit agir efficacement contre la chorée. Les malades affectés de rhumatismes chroniques lui devront aussi certainement le calme, le sommeil et la cessation plus ou moins complète de leurs douleurs.

Dans les gonorrhées, comme moyen accessoire, l'opium fumé sera

très-utile, non pas comme pouvant avoir une grande influence sur la marche de cette affection, mais pour empêcher les érections fréquentes, si douloureuses dans cette maladie. A cause de ses propriétés remarquablement antiaphrodisiaques, j'employerais ce moyen avec confiance contre cette triste maladie, qui dans le sexe féminin prend le nom de *nymphomanie*, et dans le sexe masculin celui de *satyriasis*.

Dans tous les cas où le mal étant au-dessus des ressources de l'art, il ne reste au médecin d'autre chose à faire que de calmer, autant que possible, les souffrances du malade, cette manière d'administrer l'opium me semble devoir être préférée à toutes les autres, puisqu'elle offre les mêmes avantages sans avoir les mêmes inconvéniens.

Enfin ne serait-ce pas un moyen d'administrer avec moins de danger l'opium aux enfans? On sait combien cette substance doit être employée avec précaution dans le jeune âge, à cause de la facilité des congestions cérébrales à cette époque de la vie, et nous avons vu que l'opium fumé produit cet effet avec beaucoup moins de violence qu'étant pris en nature.

Telles sont les observations que je crois devoir faire sur l'usage de fumer l'opium. Je suis persuadé que, dans une foule de cas, cette manière de donner ce médicament peut être utile, et j'espère que l'expérience sanctionnera ce que j'en ai dit.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ars longa, vita brevis, experimentum periculosum, judicium difficile.

II.

Ars medica, ab eo quod molestum est liberat, et id, ex quo quis ægrotat, auferendo, sanitatem reddit : idem et natura per se facere novit.

III.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt.

IV.

A morbo belle comedenti nihil proficere corpus, malum est.

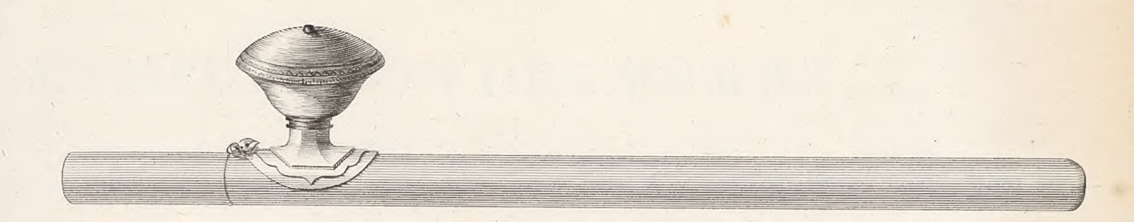
V.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos, et in ipsis temporibus magnæ mutationes tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo.

VI.

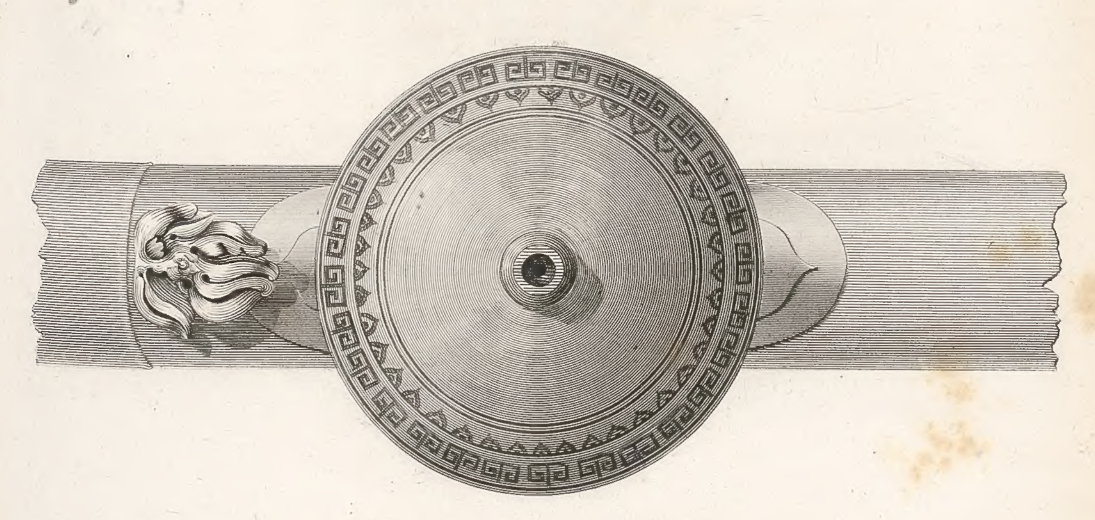
Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem, benè aut malè sunt constitutæ.

PIPE À FUMER L'OPIUM.



Pipe vue de profil.

Aiguille à faire sécher l'opium.



Pipe de grandeur naturelle.

S. Botta sc.